

## RECENSIES – COMPTES – RENDUS

### *A propos de la révolution industrielle en Belgique.*

HASQUIN (Hervé), *Une mutation - le "Pays de Charleroi" aux XVIIe et XVIIIe siècles. Aux origines de la Révolution industrielle en Belgique*, Etudes d'histoire politique, économique et sociale. Ed. Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles, in 8°, 383 p., 2 cartes hors texte, Bruxelles, 1971.

Un livre important vient de paraître sur ce phénomène de première grandeur dans l'histoire économique de la Belgique : la thèse de doctorat de Monsieur Hervé Hasquin sur l'industrialisation du pays de Charleroi aux XVIIe et XVIIIe siècles.

"Il fallait détruire définitivement une légende, celle d'une Belgique arriérée et sous-industrialisée à la fin de l'Ancien Régime" écrit Monsieur Hasquin dans la présentation qui figure au verso de la couverture de son ouvrage. Sans s'arrêter à cette formule lapidaire qui fait allègrement table rase de toutes les publications qui ont paru sur le sujet depuis une vingtaine d'années et cliche avec simplicité les prises de position antérieures, on reconnaîtra volontiers qu'en ce qui concerne le pays de Charleroi, aucun travail d'ensemble de cette envergure n'existait encore. Il n'était pas facile de réunir les sources utiles sur une région qui relevait sous l'Ancien Régime à la fois de la principauté de Liège, du Brabant, du Namurois et du Hainaut. Les excellentes archives centrales des Pays-Bas autrichiens ont fourni bien des données mais comme pour tous les sujets hennuyers, il faut déplorer la perte de fonds importants dans l'incendie des Archives de l'Etat de Mons en 1940 quoique Monsieur Hasquin ait pu y dépouiller des archives notariales très précieuses. Il a eu en outre la bonne fortune de disposer d'archives seigneuriales du plus grand intérêt, celles de la famille d'Arenberg dont l'inventaire n'est malheureusement pas encore terminé, à ma connaissance.

Le livre est clairement articulé en 4 parties inégales : le cadre général (pp. 1-23), les causes d'une mutation (pp. 29-156), la croissance industrielle (pp. 159-248), la population (pp. 249-295). Les conclusions sont suivies de 4 mises au point dont les deux premières établissant des dates nouvelles pour la construction, d'une part, de la Ville Basse de Charleroi et, d'autre part, de la machine à feu de Lodelinsart auraient pu être insérées dans le texte; les autres

sont des études critiques de la "statistique des importations et exportations du département de Charleroi" composée par l'administration des Pays-Bas autrichiens de 1759 à 1791 et des "registres paroissiaux", dont beaucoup sont encore conservés par les instances locales, et qui ont servi de source pour l'étude démographique.

Dans le cadre du Pays de Charleroi, Monsieur Hasquin a suivi - lit-on p. 7 dans les premières lignes du livre - une mutation à savoir "les premières manifestations de la révolution industrielle avec ce que cette notion implique d'industrialisation intensive, de rythme de croissance économique parfois vertigineux, de pénétration de techniques nouvelles, de capitalisme audacieux frisant la démesure, de changements sociaux et démographiques".

Commençons par une analyse sommaire. Il fallait certes établir les cadres politiques et religieux autour de cette ville nouvelle née d'une forteresse créée en 1666. Parmi les causes de la mutation, l'auteur étudie, en premier lieu, le charbon, qui est sans conteste à l'origine de tout, les voies de communication dont la modernisation a permis l'exportation, les privilèges qui devaient favoriser l'essor de la ville et lui procurer un hinterland en créant un marché attractif et en prenant des mesures exceptionnelles au profit de la clouterie, du textile et de l'exploitation charbonnière.

Pour Monsieur Hasquin, l'absence de corporation est une autre cause de la mutation à laquelle il joint l'action de capitalistes audacieux qui intervinrent dans les verreries, la sidérurgie, le textile de coton et dans les sociétés charbonnières. Enfin, toujours parmi les causes de la mutation, l'auteur place la gestion des entreprises, l'organisation du travail et la concentration. En conséquence, "d'essentiellement rural, le Pays de Charleroi est devenu un "noyau extraordinairement industrialisé" et cette croissance industrielle s'est manifestée dans le charbon, le fer, le verre, le textile, le tabac, le sel et dans quelques autres activités industrielles (la poterie, la tannerie, la bière et le brandevin). Le "boom" industriel, titre l'auteur, se situe dans la phase A du XVIIIe siècle : il est "fulgurant entre 1765 et 1775" et s'accompagne d'un essor démographique qui lui est, insiste-t-il, étroitement lié.

Pour rédiger ce livre riche de données nouvelles, l'auteur a employé un plan dynamique et engagé. Je me demande s'il n'a pas dépassé ses sources et exagéré la portée de ses découvertes. Son style vivant et agréable, mais qui verse parfois dans l'enflure, porte certes la responsabilité première de cette impression.

Au cours de ces dernières années, la notion de Révolution

industrielle a fait couler bien de l'encre et la Révolution industrielle en Belgique a suscité à la fois des recherches et des travaux d'approche dont on nous pardonnera de ne pas faire l'inventaire. Si dans son livre classique sur l'histoire économique des Pays-Bas autrichiens Hubert Van Houtte insiste plutôt sur l'industrie dite corporative que sur ce qu'il appelle la grande industrie capitaliste, il souligne aussi l'essor industriel de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et Henri Pirenne écrit : "dès le règne de Marie-Thérèse, non seulement la Belgique possède presque toutes ses industries caractéristiques mais on les y rencontre dans les mêmes régions où elles fleurissent encore : les textiles en Flandre et dans la vallée de la Vesdre, la métallurgie, la verrerie et les charbonnages dans le Hainaut et le Namurois" (t.v., p. 294). Certes, ces deux auteurs ont été particulièrement frappés par le développement de l'agriculture; Monsieur Hasquin ne les démentira pas, il en a trouvé lui-même la preuve au cours de ses recherches (pp. 96-98). Toutefois, là où il ne les suit plus, c'est quand ils constatent le peu d'expansion de l'esprit et du système capitalistes. Nous y reviendrons. En conclusion, on se demande où Monsieur Hasquin a trouvé la légende de la Belgique d'Ancien Régime arriérée et sous-industrialisée d'autant que c'est pour la Belgique de cette époque qu'a été utilisée pour la première fois l'expression de Révolution industrielle d'après Monsieur Claude FOHLEN (1). Publiciste d'origine française vivant en Belgique, Natalis BRIAVOINE dans son livre *De l'industrie en Belgique. Causes de décadence et de prospérité. Sa situation actuelle* édité en 1839 estime que pour le XVIII<sup>e</sup> siècle (p. 83) "la preuve de l'accroissement de la prospérité de la Belgique est irrévocablement constatée par trois faits : l'augmentation de la population, l'amélioration progressive du revenu de la douane, l'abondance des capitaux" et chacun sait par le programme qu'il s'est tracé dès ses premières pages (p. 6) qu'il désirait suivre "pas à pas dans ses développements la **Révolution industrielle** qui date de la fin du siècle dernier et à l'accomplissement de laquelle nous assistons encore". Le livre de Briavoine ne répond pas aux exigences de la critique historique, il ne cite pas ses sources; dans l'ensemble on doit reconnaître qu'il ne se trompe guère et que tout en restant très descriptif, il a une vue très nette de bien des problèmes. Loin de nous l'idée de méconnaître la nécessité de la recherche scientifique actuelle mais il n'est pas sans intérêt de mettre en valeur la clairvoyance d'un contemporain.

(1) C. FOHLEN, *Qu'est-ce que la révolution industrielle ?*, Ed. Laffont, Paris, 1971, pp. 18-19.

Le "Pays de Charleroi" de nos jours, c'est une agglomération hautement industrialisée dont la métallurgie est encore en pleine activité, dont les charbonnages se ferment comme un peu partout en Europe, dont la verrerie est à la pointe du progrès. Que recouvre cette dénomination aux XVIIe et XVIIIe siècles ? Aux yeux de Monsieur Hasquin, 18 localités autour de la ville de Charleroi; le choix repose sur trois critères : "les investissements des capitalistes carolorégiens, l'origine de la main-d'oeuvre des différents secteurs industriels de Charleroi, les échanges de produits alimentaires avec Charleroi, ville-marché". Pourquoi avoir écarté Godelines qui fournit des fileuses de laine aux marchands de la ville (p. 62) et forme avec celle-ci Lodelinsart et Jumet une agglomération continue aux termes d'un texte de 1773 (p. 270) ? Fontaine-l'Evêque (cité pp. 192, 209, 218) et sa clouterie paraissent avoir aussi bien des liens avec la région étudiée. Il est difficile de délimiter un cadre économique. Se fondant sur l'évolution démographique du XIXe siècle, Monsieur R. ANDRE vient de proposer une structure toute différente (2) et à l'heure actuelle, les instances responsables n'arrivent pas à faire un sort à la "grande agglomération" de Charleroi qu'il faudra pourtant bien arrêter en raison du nouveau régime administratif des grandes agglomérations belges.

Bref, bien que le cadre des 18 communes prête à la critique on ne peut s'arrêter à ces discussions d'autant que le processus d'industrialisation qu'a voulu décrire l'auteur n'en aurait sans doute guère été modifié.

Dans le processus d'industrialisation, on retiendra d'abord l'introduction de techniques nouvelles. Sur ce point, M. Hasquin a apporté des éléments décisifs sur les machines à feu. On répétait depuis longtemps l'histoire de la première machine à feu installée par Jean-Jacques Desandrouin à Lodelinsart. Qu'elle ait été montée en 1735, comme veut le prouver M. Hasquin, au lieu de 1725, est intéressant sans plus : ce qui est plus important c'est d'avoir découvert qu'elle est due à l'anglais Georges Sanders appelé en Belgique en 1730 pour ériger un pompe d'exhaure à Vedrin. Sanders forma des émules dont Misonne à Charleroi ainsi que Lambert Rorive et Robert Fastré, bien connus dans le Borinage (pp. 138-140). Deuxième phénomène important mis en valeur par M. Hasquin (pp. 129-130) : dès 1763, les machines à feu du pays de Charleroi ne dépendent plus de l'Angleterre dont la sidérurgie avait été jusqu'alors

(2) R. ANDRE, *La démographie du Hainaut, t. I, Charleroi et son agglomération*, 1971, pp. 7, 13, 39, 45.

la seule capable de fournir les pièces essentielles. Constatons en passant que les fabricats viennent du comté de Namur, de Liège ou de la région de Couvin donc d'usines extérieures aux 18 localités.

Les deux autres innovations techniques signalées par M. Hasquin sont le procédé des cylindres dans la fabrication du verre à vitre qui existe depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle (p. 126), une water-frame d'Arkwright introduite en 1790 dans une filature de coton dont "le destin ne paraît pas avoir été très glorieux" (p. 131), - elle semble avoir rapidement disparu - des perfectionnements dans la fonderie et un four à reverbère pour la fonte de la mitraille. Quant à savoir si le charbon de terre remplaçait le charbon de bois dans l'industrie du fer, il est plus sage à mon sens de s'en tenir à la déclaration de la p. 128 à savoir que "cet usage était très limité". L'argumentation développée pp. 30-32 ne me paraît pas convaincante : un texte de 1762 vantant la qualité de certaines houilles du pays, "supérieure pour la fonte", signifie simplement que dans nos régions comme en France on s'efforçait d'imiter les méthodes anglaises, que des recherches nombreuses étaient en cours. Il faudra attendre la décade 1820-1830 pour que des hauts-fourneaux en coke soient allumés dans le bassin; pour qu'en conséquence les productions et les activités sidérurgiques atteignent de 1829-30 à 1847 (une multiplication par 20) et que l'extraction charbonnière suive. Cela ne veut pas dire que les charbonnages carolorégiens n'ont pas déjà pris un essor certain au XVIII<sup>e</sup> siècle. Toutefois, constatons en terminant le chapitre des techniques que la diffusion des machines à feu a elle aussi été limitée puisque "dans le pays de Charleroi, le total de 10 machines à feu est le chiffre le plus élevé jamais atteint dans l'Ancien Régime" (p. 141).

Le "capitalisme audacieux frisant la démesure" est surtout étudié par Monsieur Hasquin dans le chef de deux grandes familles : les Desandrouin, les Chapel, puis d'une dizaine d'autres industriels moins puissants. Il voit aussi le capitalisme apparaître dans la gestion des sociétés charbonnières, dans l'organisation du travail, dans la concentration. Gédéon (+ 1735), Jean-Jacques (1681-1701) et Jean-Marie-Stanislas (1738-1821) Desandrouin furent sans conteste des capitaines d'industrie. Le premier a été surtout un verrier. Son fils se lança dans l'industrie charbonnière et commença par participer à la découverte des charbonnages de Fresnes et d'Anzin dans le Nord de la France. Le "coup d'audace qui lui fit installer en 1731 sur la houillère de Fresnes la première machine à feu de France" au moment même où les recherches à Anzin paraissaient infructueuses (p. 82) permet de lui attribuer cette hardiesse et cette initiative que l'on se plaît à reconnaître comme des caractéristiques de l'esprit capitaliste. De retour à Charleroi, il fait monter la célèbre pompe à

feu du Fayat au charbonnage de Lodelinsart et se constitue tout un empire sidérurgique que consolidera son fils. La réussite financière des Desandrouin s'accompagnera d'une réussite sociale et politique puisqu'ils se lièrent d'amitié avec les grands de leur époque non sans profit économique parfois : en 1764 en effet, ils obtiennent grâce à Philippe de Cobenzl le monopole d'extraction du charbon dans le Brabant wallon, où, entre parenthèses, on n'en trouva jamais.

Les pages sur ces personnages de grande envergure joignent l'utile à l'agréable. La famille des Chapel sans atteindre un aussi haut niveau social relève plus encore à mon sens du groupe "capitalisme industriel" en raison de l'attrait qu'exercent sur eux les techniques nouvelles et par leur manque d'intérêt pour les placements fonciers. A cet égard, les Desandrouin, comme tous les autres industriels signalés, sont, par contre, des gens d'Ancien Régime. Ce que Monsieur Hasquin souligne avec force c'est l'extrême complication des affaires de tous ces industriels à la fois verriers, sidérurgistes, charbonniers mais aussi fabricants de textile, cloutiers, négociants en café, manufacturiers de tabacs, raffineurs de sel ainsi que les gros bénéficiaires qu'ils tirent de la rente foncière. Est-ce là un signe de modernisme ? Même si les Desandrouin sont devenus richissimes, on hésite et on se souvient, d'autres "capitalistes" du même type : un Jean Curtius à Liège au XVI<sup>e</sup> siècle, Jehan Boinlebroke à Douai au moyen-âge. Quant aux structures de gestion qui apparaissent dans les sociétés charbonnières dont le fonctionnement est minutieusement analysé, sans dire qu'elles sont entièrement neuves, puisqu'elles étaient appliquées notamment dans les exploitations seigneuriales, on admettra avec l'auteur qu'elles ont bouleversé cette industrie. On en a pour toujours terminé des sociétés composées exclusivement d'ouvriers mineurs même si ceux-ci participent aux sociétés nouvelles et si des exploitations de type ancien subsistent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour comprendre l'organisation du travail, il faut savoir qu'il n'exista jamais de corporation à Charleroi (voir pp. 66-73); Monsieur Hasquin signale bien quelques réactions traditionnelles et il convainc sans peine que "ces faits assez bénins n'ont que très superficiellement entamé la liberté commerciale" alors que les tentatives de monopole prouvent à mon sens que l'esprit exclusif ne désarmait point. Par ailleurs, les ouvriers complètement à la merci des patrons annoncent sans aucun doute le prolétariat industriel (pp. 74-75).

Dans la clouterie, règne le traditionnel travail à domicile : la seule différence c'est que les plus gros marchands préfèrent s'établir à Charleroi plutôt que dans les anciens centres. Monsieur Hasquin insiste fort sur le rôle de la fabrique dans le textile qui regroupe même les tisserands et les fileurs (pp. 146-147). Pourquoi pousser des

hauts cris à propos des conclusions différentes de Pierre Lebrun sur Verviers où visiblement le tissage et la filature restèrent longtemps exclus de l'usine ? En effet, même à Charleroi, si un rapport douanier de 1774 montre que le regroupement était en usage, l'auteur n'en a relevé que deux exemples précis (p. 147) et ailleurs (pp. 61-63 et pp. 200-209) on constate au contraire la dissociation notamment de la filature, du peignage et du tissage. Par contre, il est incontestable que "très tôt les verreries avaient revêtu l'aspect de fabriques" et on peut souligner avec l'auteur que dès 1704 fut réuni à Charleroi un ensemble sidérurgique comportant une fenderie, une platinerie, un "maka" et une fabrique d'abord d'armes puis de cannes à souffler le verre.

Dernier trait "capitaliste" : la concentration se manifeste dans "l'accumulation dans les mêmes mains d'usines plus ou moins dispersées", les Desandrouin et les Chapel, écrit Monsieur Hasquin (p. 149) "constituèrent des trusts et ce ne furent point là des exceptions. D'autres familles, comme les Montpellier ou les Puissant n'eurent rien à leur envier". Le "trust sidérurgique" de la famille Puissant comportait en 1764 4 fourneaux, 7 forges, 1 fenderie et 1 "maka" dont j'ajouterais pourtant qu'ils étaient situés en majorité hors des limites du "Pays de Charleroi". Quant aux Montpellier qui ne sont cités nulle part ailleurs, les ouvrages que l'auteur utilise sans les citer explicitent que leur concentration qui déborde aussi le cadre étudié date du 17<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, au 18<sup>e</sup> comme au 17<sup>e</sup> siècle, les Jacquier de Rosée ont formé dans le Namurois voisin un trust analogue allant du minerai au produit fini.

Les regroupements dans les charbonnages (p. 154) me semblent plus caractéristiques de l'industrialisation carolorégienne. Pour ce qui est de la clouterie, l'exemple du liégeois Renier Maréchal (voir pp. 72-73) montre que les réalisations des grands marchands carolorégiens sont loin d'être uniques dans leur genre.

Bref, si des formes institutionnelles nouvelles apparaissent notamment dans les charbonnages, qui sont aussi le lieu de pénétration de techniques modernes et si l'esprit d'entreprise des Desandrouin et des Chapel les apparente aux industriels du XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrialisation du Pays de Charleroi reste, à bien des égards, dans la ligne de la tradition.

Un problème difficile est celui de la mesure de l'industrialisation. Qu'en est-il de la taille des entreprises, à savoir des unités d'exploitation ? A l'époque, étant donné la pénurie de force motrice, le nombre du personnel occupé constitue le seul critère. Pour les verreries, les chiffres les plus élevés sont 40, 50 et 60 ouvriers (pp. 148-150); ce total est rarement dépassé dans les

charbonnages où pourtant la centaine, avance Monsieur Hasquin, devait être atteinte dans quelques cas. Celà me semble absolument certain pour la société "Mambourg et Bawette" qui est située sur le territoire même de Charleroi. On n'a aucun chiffre pour la sidérurgie. Il apparaît que le travail à domicile de la clouterie demeure la source du plus grand nombre d'emplois avec une nette prédominance des entreprises carolorégiennes : dès 1765, 1050 ouvriers dans la ville pour 3 patrons et 255 pour 16 patrons dans les 4 villages voisins (p. 151). Une main-d'oeuvre importante est également prouvée par "la centaine de métiers qui battent tant pour la draperie que pour la fabrication des bas" entre 1764 et 1768 dans le triangle Charleroi-Châtelineau-Châtelet (pp. 206-207) mais "le chiffre le plus élevé qu'ait jamais fait battre un manufacturier est de 12" (p. 150). Là aussi, la taille des unités d'exploitation n'a rien de très novateur.

La rapidité dans la croissance, par contre, paraît incontestable que ce soit pour les charbonnages, la clouterie, la verrerie ou le textile. Avec ingéniosité, Monsieur Hasquin réunit tout ce qui peut être interprété : le nombre de veines de houille exploitées dans 3 seigneuries, la quantité de charbon transportée de la partie liégeoise dans les communes autrichiennes, les quantités de fer travaillé et de clous exportés, le nombre de verreries, le nombre de métiers à tisser (voir table des graphiques). Dans tous les domaines, on constate de 1730-50 à 1780-85 une multiplication par 2, voire par 4 ou 5 pour le charbon. Le plus étonnant est l'évolution des "indices des revenus des droits de barrière perçus par la ville de Charleroi sur le pavé de Bruxelles entre 1721 et 1789" qui passent de 100 à près de 1.500 et dont la montée est surtout spectaculaire après 1763 (pp. 242-243).

Comment expliquer "ce rythme vertigineux" ? Par la houille, les clous, la verrerie, le textile, le tabac et le sel. Il ne faudrait pas oublier que ces droits de barrière sont partis de rien ou presque rien et que avant l'ouverture de la chaussée de Charleroi à Bruxelles d'autres circuits commerciaux existaient. Monsieur Hasquin estime toutefois que le trafic houiller vers le Nord vers Bruxelles, Louvain, Anvers et le marché hollandais est plus important que vers Namur et l'Entre-Sambre-et-Meuse. L'ouverture d'un réseau de chaussées nouvelles paraît bien avoir été le facteur essentiel de ce développement. Les statistiques douanières des départements de Charleroi sont également probantes pour l'exportation de la région, des clous, du tabac et du sel. Pour le verre, les données réunies sur la production (pp. 199-200) prouvent de même qu'il s'agit d'une industrie d'exportation. Quant au textile et au fer, celà est moins sûr.

Dans la draperie et la fabrication des bas, Monsieur Hasquin cite un total de 100 métiers : c'est un chiffre très moyen comparé aux



750 métiers de la draperie verviétoise (3) et sa modestie frappe plus encore si on sait que la sayetterie de la petite ville voisine de Beaumont comptait en 1709, 49 métiers (4).

En ce qui concerne le fer, les 13 usines dénombrées font également piètre figure à côté des 35 établissements qui fonctionnaient à la même époque dans la vallée de la Vesdre aux portes de Liège (5). Il est dommage que Monsieur Hasquin n'ait pu utiliser la statistique douanière pour une évaluation de l'exportation car on a bien l'impression que leur production ne pouvait servir qu'à la demande locale.

Un dernier argument invoqué par l'auteur en faveur de l'industrialisation poussée est l'essor démographique. D'analyses prudentes et minutieuses de données difficiles à réunir et à interpréter, Monsieur Hasquin conclut (p. 269) "que la population du Pays de Charleroi a pratiquement doublé au cours du XVIIIe siècle mais que la croissance a été nettement plus rapide dans la partie autrichienne". D'une comparaison avec quelques régions bien étudiées sur ce point il ajoute "aucun doute n'est permis; cette population a été à la pointe de la croissance démographique dans la Belgique du XVIIIe siècle". Pourquoi ? Le recul de la mortalité n'a guère commencé mais une émigration s'est faite des campagnes vers les centres industriels et le taux de fécondité en hausse est le signe de mariages plus précoces dans le monde ouvrier ainsi que de la conception qui va s'imposer au XIXe siècle l'enfant-riche. Je m'étonne à ce propos que Monsieur Hasquin ne cite pas un rapport de 1770, édité en 1931 et où on lit à propos de la région en question "on s'y marie fort jeune pour avoir beaucoup d'enfants dont le nombre fait la richesse des parents" (6).

Quelques mots encore sur les investissements nécessaires à l'industrialisation car cet aspect n'a pas échappé à Monsieur Hasquin. Il a pu chiffrer les bénéfices réalisés d'une part par la rente foncière et d'autre part, par les entreprises industrielles (pp. 98-99). Les bénéfices agricoles expliquent le départ; par la suite l'autofinancement suffit largement aux besoins. Toutefois, la terre reste plus sûre;

(3) P. LEBRUN, *L'industrie de la laine à Verviers*, 1948, p. 273.

(4) F. DUMONT, "La société beaumontoise au début du XVIIIe siècle" dans *Mém. et publ. Soc. Sciences, Arts et lettres du Hainaut*, 83e vol., 1970, p. 153.

(5) G. HANSOTTE, "L'industrie métallurgique dans la vallée de la Vesdre aux temps modernes" dans *Bulletin Institut Archéologique Liégeois*, t. LXXV, 1962, p. 172.

(6) E. CLOSE, L. GALLET, X. STAINIER, H. TILLEMANS, *L'association charbonnière et l'industrie houillère des bassins de Charleroi et de la Basse-Sambre*, 1931, p. 279. Monsieur Hasquin doute-t-il de l'authenticité du texte ?

les Chapel en ont fait la triste expérience.

Il faut ajouter avant d'en terminer que Monsieur Hasquin a prêté beaucoup d'attention à tous les phénomènes conjoncturels et qu'il a cherché notamment à élucider l'influence des guerres et des crises alimentaires, surtout au XVIIe mais aussi au XVIIIe siècle.

En conclusion, l'industrialisation du Pays de Charleroi fut une réussite de la politique mercantiliste des autorités centrales autrichiennes : les exemptions fiscales, les actions du monopole, les règlements douaniers ont joué un rôle essentiel dans la prospérité des communes étudiées et surtout de la ville de Charleroi. Cette conclusion est d'autant plus certaine que les communautés liégeoises voisines n'ont pas connu le même essor. D'autre part, l'infrastructure routière nouvelle a constitué la condition sine qua non de la réussite. On en est "*aux origines de la révolution industrielle*"; il est exagéré de parler "d'anticipation du XIXe siècle" : en effet, les charbonnages forment à mon sens le seul secteur où il y eut véritablement bouleversement. Le textile, le tabac, le sel mais aussi la clouterie, dans sa forme du XVIIIe siècle, disparaîtront : leurs responsables sont restés dans la voie de la tradition. La sidérurgie progresse sans doute sans qu'on puisse bien mesurer sa marche.

L'esprit d'entreprise, la richesse de quelques grands industriels permettent sans doute, de les qualifier de capitalistes; certains aspects de leurs activités les rapprochent des entrepreneurs du XIXe siècle. Par bien d'autres, ils sont d'Ancien Régime. Le plus intéressant sur ce point, c'est la continuité de certaines fortunes familiales. Les Desandrouin furent sans descendance directe et leurs entreprises s'éparpillèrent. Les Puissant, par contre, créeront "La Providence" qui avec ses filiales françaises et russes représente bien le capitalisme international du XIXe siècle et ce sont deux gendres de Jacques-Joseph Chapel, Herrard et Huart-Chapel qui mettront à feu en 1827 le premier haut-fourneau au coke du Pays de Charleroi. Vingt ans après, la métallurgie lourde aura imprimé au Pays Noir ses caractéristiques définitives. A cet égard, le XVIIIe siècle ne peut être considéré comme une anticipation bien qu'il pose les fondements futurs du développement.

Bref, même si ses interprétations n'emportent pas toutes l'adhésion, Monsieur Hasquin nous donne un livre riche de faits inconnus importants; il nous entraîne à réfléchir avec lui. Ce n'est pas un mince compliment.

M. BRUIER